

L'ITINÉRAIRE POLITIQUE DE CHATEAUBRIAND

À la recherche d'un centre ?

*« J'ai été tour à tour le chef d'armées différentes dont les soldats n'étaient pas de mon parti : j'ai mené les vieux royalistes à la conquête des libertés publiques, et surtout de la liberté de la presse, qu'ils détestaient ; j'ai rallié les libéraux au nom de cette même liberté sous le drapeau des Bourbons qu'ils ont en horreur. »
Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe*

Suivre l'itinéraire politique de Chateaubriand, c'est d'abord découvrir un "intellectuel" avant la lettre, un homme de plume qui s'engage dans les grands débats politico-religieux de son temps. Mais défions-nous d'une illusion d'optique : Chateaubriand, même s'il a été ministre des affaires étrangères, est surtout resté dans la mémoire nationale comme un écrivain, et nous avons tendance à nous dire que la littérature était pour lui la chose la plus importante, la politique ne venant qu'ensuite, à l'occasion, comme chez la plupart des intellectuels qui se sont mobilisés ponctuellement lors de l'Affaire Dreyfus et sont ensuite retournés à leurs chères études ou à leur art.

Mais Chateaubriand ne semble pas avoir vu ainsi sa vocation. Il était habité par l'ambition politique (le terme ne doit pas être réduit à son sens péjoratif), c'est-à-dire qu'il pensait devoir être appelé à de grandes responsabilités. Son activité de journaliste et d'essayiste était pour lui une préparation à l'action, et la réflexion politique globalement jouait ce rôle. Sous l'Empire, il s'indignait contre ceux qui jugeaient les écrivains ou publicistes inaptes à la politique : « Chose étrange que le génie nécessaire pour enfanter *L'Esprit des Lois* ne fût pas suffisant pour conduire le bureau d'un ministère ! Quoi ! Ceux qui sondent si habilement les profondeurs du genre humain, ne pourraient démêler autour d'eux les intrigues des passions ? Mieux vous ⁽¹⁾ connaîtriez les hommes, moins vous seriez capable de les gouverner ! »

(1) *Mercur de France*, 3 mai 1806, cité par André Cabanis, « Le courant contre-révolutionnaire sous le Consulat et l'Empire », *Revue française des sciences politiques*, 24 (1962), p. 9-85, p. 79.

On ne saura jamais si Montesquieu aurait fait un grand ministre ; Chateaubriand ne sembla pas incapable de mener un ministère, mais le fait est que son indépendance le rendit peu apte à mener une carrière gouvernementale durable. Et est-il de grand écrivain, de grand penseur sans un goût farouche de l'indépendance ?

Même s'il a voulu être un homme politique, Chateaubriand nous semble avoir tout de l'intellectuel engagé, des grandeurs aux petitesse, du goût de servir chevaleresquement ses convictions à celui de la pose. La politique s'est d'abord imposée à lui en bouleversant son destin. C'est dans la tourmente révolutionnaire et la misère d'une émigration britannique que Chateaubriand s'est mis à écrire, et sa première œuvre veut penser la politique. Il s'agit d'un *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (publié en 1797). Le projet se voulait au départ encyclopédique. Il aboutira à une comparaison historique entre la Révolution française et les événements de l'histoire de la Grèce antique.

L'enfant perdu de Rousseau et du libéralisme aristocratique

L'histoire, la politique ont déferlé sur Chateaubriand avec la Révolution. « Tous les individus, écrit-il dans son *Essai*, depuis le paysan jusqu'au monarque, ont été enveloppés dans cette étonnante tragédie⁽²⁾. » Il en sent, comme tous les témoins de la période révolutionnaire, la force contraignante. Personne n'a maîtrisé le « fleuve » (la métaphore est courante) qui a rejeté tout le monde sur ses berges. Aussi Chateaubriand adopte-t-il une sorte de position « centriste », à mi-chemin des révolutionnaires et des contre-révolutionnaires :

Les deux partis crient et s'insultent, selon qu'ils sont sur l'une ou sur l'autre rive. Ainsi, les premiers nous transportent loin de nous dans des perfections imaginaires, en nous faisant devancer notre âge ; les seconds nous retiennent en arrière, refusent de s'éclairer⁽³⁾, et veulent rester les hommes du quatorzième siècle dans l'année 1796 .

Chateaubriand se veut alors impartial. Encore très marqué par Rousseau, il n'est pas encore le penseur contre-révolutionnaire qu'il deviendra sous le Consulat, même si certains thèmes conservateurs percent sous sa plume. Ainsi quand il écrit que « de toutes les aristocraties, celle des richesses, lorsqu'elle n'est pas portée à un trop grand excès, est la

(2) *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, in Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1978, p. 41.

(3) *Ibid.*, p. 43

moins dangereuse en elle-même, le propriétaire ayant un intérêt personnel au maintien des lois, tandis que l'homme sans⁽⁴⁾ propriétés tend sans cesse, par sa nature, à bouleverser et à détruire⁽⁵⁾, » on songe à la revendication de la pensée contre-révolutionnaire puis ultra-royaliste d'un ordre politique s'appuyant sur les grands propriétaires fonciers. De même, mais il faut voir là l'influence de Rousseau, Chateaubriand doute de l'idée d'un progrès qui mènerait l'homme vers le bonheur : « Ce que nous gagnons du côté des sciences, nous le perdons en sentiment⁽⁶⁾. »

Rousseauiste, notre auteur croit encore que la civilisation est un mal, qu'il y a une "pureté primitive" au contact de la nature, et inversement une fatalité du malheur liée à la civilisation. C'est de l'extérieur qu'il contemple le cycle infernal des révolutions, car il ne croit plus au progrès.

Je sens qu'on va dire : Vous êtes donc de ces sophistes qui vantent sans cesse le bonheur du Sauvage aux dépens de celui de l'homme policé ? Sans doute, si c'est là ce que vous appelez être un sophiste, j'en suis un. J'ai du moins de mon côté quelques beaux génies. Quoi ! il faudra que je tolère la perversité de la société, parce qu'on prétend ici se gouverner en république plutôt qu'en monarchie ; là, en monarchie plutôt qu'en république ? Il faudra que j'approuve l'orgueil et la stupidité des grands et des riches ; la bassesse et l'envie du pauvre et des petits ? Les corps politiques, quels qu'ils soient, ne sont que des amas de passions putréfiées et décomposées ensemble ; les moins mauvais sont ceux dont les dehors gardent encore de la décence, et blessent moins ouvertement la vue ; comme ces masses impures destinées à fertiliser les champs, sur lesquelles on découvre quelquefois un peu de verdure. Mais il n'y a donc point de gouvernement⁽⁶⁾, point de liberté ? Si ! Une délicieuse ! une céleste ! celle de la Nature .

Et Chateaubriand ajoute en note en 1826 : « M'y voilà ! faisons-nous Sauvages ! »

Chateaubriand a renié cette rousseauiste œuvre de jeunesse. Cependant, si sa pensée a notablement évolué par la suite, quelques tendances y sont durables. Tout d'abord, une très vive conscience de la puissance des grands mouvements de l'histoire : en Chateaubriand, le penseur inclinera à la mélancolie, tandis que l'homme politique sera tout à la fois sensible aux périls qui guettent la Restauration et soucieux de ne pas choquer inutilement les aspirations de la société contemporaine. Il se présentera souvent en sauveur de traditions et d'institutions menacées par le mouvement de l'histoire, cherchant à ce que la tradition fasse sa paix avec le progrès.

(4) *Ibid.*, p. 144. Dans les notes qu'il a ajoutées lors d'une réédition, Chateaubriand se décerne d'ailleurs un satisfecit à ce propos.

(5) *Ibid.*, p. 165.

(6) *Ibid.*, p. 440-441

L'exaltation rousseauiste et pré-romantique du moi se retrouvera également dans l'attitude politique de Chateaubriand, prêt aux gestes qui tranchent et semblent abandonner jusque son propre camp aux folies qui le perdent, avec un petit côté "moi ou le chaos".

Enfin, l'*Essai sur les révolutions* témoigne des difficultés du jeune homme à trouver la place dans une société bouleversée. Ce n'est plus en 1797 l'heure du libéralisme aristocratique à la Malesherbes (la famille de l'auteur de l'*Essai* était alliée à celui qui se fit l'avocat de Louis XVI), libéralisme aristocratique balayé par la Révolution, et qui aurait permis à Chateaubriand d'être tout naturellement en accord avec son siècle et inscrit dans une tradition sociale. Pourtant, c'est au sein de cette ambiance politique qu'il a commencé à penser. Son père était tout à la fois un des tenants de la réaction féodale des années précédant 1789 et un lecteur des Philosophes. En 1788, à Paris, François-René a fréquenté Malesherbes. Il a tôt baigné dans « ce mélange d'idées chevaleresques et de sentiments indépendants » que l'on trouve dans ses ouvrages. Le grand changement est dû à sa conversion au catholicisme (avec ses limites), peu de temps après la parution de l'*Essai*, qui l'inscrit immédiatement dans le camp contre-révolutionnaire, et le rattache à une France traditionnelle qu'il importe de conserver (ce qui ne veut pas dire qu'elle ne peut connaître certaines adaptations). La quête d'une continuité surnaturelle et immédiatement accessible par delà la brisure révolutionnaire est une des dimensions de l'expérience religieuse de notre auteur. Mais il apportera jusque dans ses nouvelles orientations catholique et conservatrice, qui sont celles de toute la noblesse émigrée de l'époque, et les doutes et l'asocialité d'un enfant perdu de Rousseau (parce que Rousseau l'a aidé à penser la marginalité dans laquelle, tout d'un coup, il s'est trouvé jeté), ainsi qu'une sensibilité aristocratique libérale, qui ne croit pas que le pouvoir d'État suffise à jeter les bases d'un ordre véritable, ni que l'on puisse fonder cet ordre sur le sacrifice permanent de la liberté.

Chateaubriand sous le Consulat et l'Empire

Le coup d'éclat du *Génie du christianisme*, s'il intéresse plus directement l'histoire religieuse et littéraire, s'inscrit également dans un vaste projet politique. On sait que l'élaboration du livre dut beaucoup à la personnalité de celui qui deviendra en 1808 grand maître de l'Université, Fontanes. Ce dernier est une grande figure, peut-être alors la plus influente, du courant contre-révolutionnaire qui s'est rallié au premier Consul. Fontanes, qui a connu Chateaubriand à Londres en 1797, est à

(7) Expression de Chateaubriand, citée par Jean-Paul Clément, présentation des *Grands écrits politiques*, tome I, Paris, Imprimerie nationale, 1993, p. 9.

la tête du *Mercur*, combattant l'influence persistante de la Philosophie du XVIIIème siècle, quand Chateaubriand rentre en France en 1800. Il pense, et ses amis contre-révolutionnaires avec lui⁽⁸⁾, que le jeune et glorieux Napoléon Bonaparte pourrait mettre en place un pouvoir monarchique appuyé sur l'Église, restaurant la France traditionnelle. Le premier consul deviendra-t-il ce souverain, ou prépare-t-il la voie à une restauration des Bourbons ? La seconde solution semble bien improbable... De toute manière, il importe de faire pression sur le Consulat pour détacher le régime issu du coup d'État du 18 brumaire de ses attaches révolutionnaires.

Ce camp contre-révolutionnaire, qui donnera naissance sous la Restauration au mouvement ultra-royaliste, ferraille durement contre tous ceux qui voient en Bonaparte l'homme propre à consolider l'acquis de la première phase de la Révolution française, celle d'avant la Terreur. Ces derniers ont leurs porte-parole intellectuels avec les Idéologues, ces républicains libéraux héritiers du XVIIIème siècle philosophique. Aux deux camps, Napoléon, tout à l'affermissement de son pouvoir et à son œuvre de réconciliation nationale, donne d'abord des gages sans trancher définitivement en faveur de l'un ou de l'autre ; par la suite, il décevra les deux. En attendant, c'est avec grand plaisir que Fontanes vit paraître le *Génie* quatre jours avant le *Je Deum* du 24 Germinal an X célébrant la signature du Concordat⁽⁹⁾. Signalons en passant que l'aspect politique de l'entreprise correspond assez bien avec l'aspect « apologétique de l'extérieur » du *Génie* qui défend le catholicisme dans ses effets et non dans sa vérité spirituelle.

Si l'on suit la réception du *Génie du Christianisme*, on voit bien que celle-ci dépend étroitement de l'appartenance des journalistes à l'un ou l'autre des deux camps. Fontanes se charge dans le *Mercur de France*, organe des contre-révolutionnaires, le 15 avril 1802, de coupler la louange de l'ouvrage et celle du Premier Consul. Trois jours plus tard, le *Journal des Débats*, de la même orientation, se félicite « de ce qu'un homme d'un aussi beau talent s'est plu à défendre une aussi belle cause. » La *Décade philosophique*⁽¹⁰⁾, organe des Idéologues, attaque le *Génie du christianisme* le 19 juin. Fontanes avait pressenti l'importance du talent du jeune Chateaubriand dans cette lutte intellectuelle franco-française, et il lui conseille de ne pas trop se répandre dans la

(8) Ce courant est analysé dans l'étude fouillée d'André Cabanis citée plus haut.

(9) Cf. Émile Henriot, « Chateaubriand, *Le Génie du christianisme* et Bonaparte », *Courrier littéraire. XIXème siècle I. Autour de Chateaubriand*, Paris, La Renaissance du Livre, 1946, p. 179-190, présentant l'ouvrage de Marcel Duchemin, *Chateaubriand. Essai de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Vrin, 1938.

(10) Cf. le dossier « Accueil de la critique » réalisé par Maurice Regard, *op. cit.*, p. 1643-1661.

presse, pour ne pas disperser ses forces en polémiques vaines. Cela montre tout ce qu'il attend de cette gloire montante.

Et Chateaubriand lui-même a beaucoup attendu de Napoléon, comme en témoigne cette citation de l'œuvre de circonstance *De Buonaparte et des Bourbons* (1814) où il se montre pourtant impitoyable envers l'empereur :

L'avenir doutera si cet homme a été plus coupable par le mal qu'il a fait que par le bien qu'il eût pu faire, et qu'il n'a pas fait. Jamais usurpateur n'eut un rôle plus facile et plus brillant à remplir. Avec un peu de modération il pouvait établir lui et sa race sur le premier trône de l'univers. Personne ne lui disputait ce trône : les générations nées depuis la révolution ne connaissaient pas nos anciens maîtres, et n'avaient vu que des troubles et des malheurs. La France et l'Europe étaient lassées ; on ne soupirait qu'après le repos ; on l'eût acheté à tout prix .

Pourtant, à l'intérieur même du camp contre-révolutionnaire, notre Chateaubriand se singularise assez vite. Tôt, il fait montre de cette indépendance qui le rendra redoutable à ses propres amis. Alors que son soutien Fontanes pousse à l'établissement de l'Empire et continue d'être un thuriféraire quasi-inconditionnel de Napoléon, l'auteur du *Génie du christianisme* prend ses distances avec le régime quand celui-ci use de procédés dictatoriaux. Et ce tout d'abord au moment de l'exécution du duc d'Enghien. Celle-ci est très importante pour Chateaubriand. Prétex-te pour notre homme de prendre ses distances après l'échec de son travail diplomatique à Rome auprès du cardinal Fesch ? Possible, mais le mouvement d'indignation de l'auteur est réel, autant que sa démission. Celle-ci lui coûta, car elle blessait son ambition politique ; cependant, Chateaubriand est aussi un homme de conviction, et il est atteint dans sa volonté de concilier ancienne France et France nouvelle. Par la fusillade dans les fossés de Vincennes, le 15 mars 1804, du dernier des Condé, par la mise à mort d'un prince du sang, c'est contre la France traditionnelle que Bonaparte, aux yeux de Chateaubriand, impose un pouvoir qui ne pourra dès lors être que tyrannique. Si Chateaubriand collabore toujours à la presse contre-révolutionnaire, c'est avec les allusions et les sous-entendus d'un opposant rusant avec la censure impériale.

Ainsi, quand son jeune ami Molé fait paraître ses *Essais de morale et de politique*, Chateaubriand en rend compte dans le *Mercur* avec éloges, mais s'oppose à cette affirmation : « Il n'y a point de despotisme où l'on crie au despote . » C'est plus qu'une nuance qui séparera

(11) *De Buonaparte et des Bourbons, Grands écrits politiques*, tome I, p. 67.

(12) 30 frimaire an XIV. Extraits dans le *Journal de l'Empire*, 22 décembre 1805.

(13) Cité par André Cabanis, *art. cit.*, p. 74.

désormais Chateaubriand de Mathieu Molé. Ce dernier, tout comme le futur chancelier Pasquier, est issu d'une grande dynastie parlementaire, de cette noblesse de robe qui place au-dessus de tout la continuité de l'État. Son père a refusé d'émigrer et est mort sur la guillotine. Ce qu'il aime en Napoléon, c'est le restaurateur de l'autorité de l'État. Napoléon le fera Grand Juge (c'est-à-dire ministre de la justice) en 1813. Jamais il n'aura de sympathies pour les ultra-royalistes sous la Restauration. De même, son gallicanisme, traditionnel dans les familles parlementaires, le rend insensible à la brouille de Napoléon avec l'Église catholique. La Monarchie de Juillet le verra au gouvernement. Son amitié avec Chateaubriand n'a pas pu dépasser le stade des amitiés de jeunesse. La brouille entre les deux hommes a de multiples aspects ; bornons-nous à souligner son versant politique : Molé accorde une grande importance à l'autorité de l'État, quand Chateaubriand accorde une plus grande importance à la restauration de l'ordre traditionnel de la société. Aussi, sous l'Empire, il importe avant tout pour lui que les avocats de cet ordre traditionnel, au nombre desquels il se compte, puissent se faire entendre.

Chateaubriand revendique en effet déjà la liberté d'expression. Le 4 juillet 1807, il recense un livre de voyage sur l'Espagne et signe dans le *Mercur de France* ces phrases :

Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde.

Dans le même article : « Si nous avions pensé avec des hommes dont nous respectons d'ailleurs le caractère et les talents [allusion à Bonald selon André Cabanis], que le gouvernement absolu est le meilleur des gouvernements possibles, quelques⁽¹⁴⁾ mois de séjour en Turquie nous auraient bien guéri de cette opinion . »

Cette prise de position antidespotique dans un journal contre-révolutionnaire n'échappe pas à l'ancienne *Décade* des Idéologues devenue *Revue philosophique* : « M. de Chateaubriand s'est chargé, comme on le voit, de la réfutation du système de M. de Bonald sur les avantages du despotisme. » Chateaubriand a peut-être exagéré le retentissement de son article dans des *Mémoires d'Outre-Tombe* où il pose pour la postérité en se donnant souvent le beau rôle, mais il est sûr qu'il

(14) Ibid.

fit un certain bruit. Napoléon est furieux. « En Suisse, Guizot le récite à Mme de Staël. À Ussé, Mme de Duras le déclame devant de Broglie⁽¹⁵⁾. » Les opposants libéraux saluent ce geste, ce qui préfigure les convergences du règne de Charles X.

De même, en 1812, Chateaubriand, qui vient d'être élu à l'Académie française, prépare un discours de réception qui attaque durement son prédécesseur, le régicide Marie-Joseph Chénier, frère du poète guillotiné, dont il est censé faire l'éloge. Il refuse les corrections "suggérées" par Napoléon et ne pourra pas prononcer son discours où pourtant il se montrait fort aimable pour l'Empereur. Le duc de Rovigo, Savary, successeur de Fouché au ministère de la Police, inspire une campagne d'opinion contre lui, mettant en parallèle les passages hostiles à la Philosophie de son discours de réception non prononcé et les passages les moins chrétiens de son *Essai sur les Révolutions*.

Mais devant le danger de faire de Chateaubriand un martyr, et les consignes d'assouplissement de la censure venant de l'Empereur lui-même, le ministère de la Police finit par susciter à Chateaubriand un bien étrange⁽¹⁶⁾ défenseur en la personne du libertin Damaze de Raymond.

De Buonaparte et des Bourbons

Au moment de la première chute de Napoléon, il y a dix ans que l'auteur du *Génie du christianisme* est dans l'opposition, quand bien même celle-ci fut plus mesurée qu'il ne l'a dit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Paris a capitulé le 31 mars 1814, et Talleyrand est à la tête d'un gouvernement provisoire quand le 4 avril, paraît la brochure *De Buonaparte et des Bourbons*. Le tsar Alexandre Ier hésitait encore sur le souverain qui régnerait sur la France. Selon Jean-Paul Clément, la brochure influa sur son choix, car son succès⁽¹⁷⁾ donnait une indication de l'opinion dominante sur la place de Paris.

Le contenu de ce pamphlet comporte bien des aspects caricaturaux, voire peu dignes pour un ancien serviteur du Premier Consul : l'orthographe *Buonaparte*, l'insistance à faire de Napoléon un étranger pour mieux présenter Louis XVIII comme le souverain national et prévenir le reproche d'être revenu dans les fourgons de l'étranger, la morgue aristocratique de ce fils de hobereau (« Sous le masque de César et d'Alexandre, on aperçoit l'homme de peu, et l'enfant de petite

(15) *Ibid.*, p. 75.

(16) Cf. sur cette affaire Pierre Riberette, « Chateaubriand entre la police et la censure napoléoniennes », *Bicentenaire de Chateaubriand*, Paris, Minard, 1971, p. 105-130.

(17) *Grands écrits politiques*, t. I, p. 54-55.

famille⁽¹⁸⁾ ... »). Mais les lignes de forces d'une pensée plus construite et moins opportuniste y apparaissent.

Au sortir de l'Empire et alors que la première Restauration se met en place, Chateaubriand apparaît déjà comme un adversaire du despotisme, tout en étant un avocat de la tradition catholique et monarchique. « Comment guérir, écrit-il dans son pamphlet antinapoléonien, la plaie faite par un gouvernement qui posait en principe le despotisme ; qui, ne parlant que de morale et de religion, détruisait sans cesse la morale et les institutions par ses institutions et ses mépris ; qui ne cherchait pas à fonder l'ordre sur le devoir et sur la loi, mais sur la force et sur les espions de police ; qui prenait la stupeur de l'esclavage pour la paix d'une société bien organisée fidèle aux coutumes de⁽¹⁹⁾ ses pères, et marchant en silence dans le sentier des antiques vertus ? »

Chateaubriand et la Chambre introuvable

Après les Cent-Jours, les notables qui seuls pouvaient voter envoyèrent siéger des députés plus royalistes que le roi. Louis XVIII qualifia cette chambre d' « introuvable », tant la surprise fut grande. Face à la défaite, l'opinion se repliait vers les autorités traditionnelles qui semblaient figurer, en recours, l'ordre et la paix. Ce mouvement, la France le connaîtra encore en 1870, et dans une certaine mesure en 1940. Louis XVIII ne s'était pas mépris sur sa profondeur, et Chateaubriand⁽²⁰⁾ même quand il s'extasie sur le résultat des élections, y voit un miracle⁽²¹⁾.

Chateaubriand, avec sa *Monarchie selon la Charte* (1816) se fit le théoricien du gouvernement parlementaire. Cette question est à l'époque surtout stratégique, sauf chez des hommes comme Benjamin Constant, qui a essayé en rédigeant l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire d'accentuer le contrôle des chambres sur les ministres, sans arriver à une responsabilité politique totale⁽²¹⁾ et formalisée. Les doctrinaires sont favorables à la prérogative royale car les ultras sont majoritaires à la Chambre, et les ultras adoptent pour la même raison une position inverse. Chateaubriand est-il donc un simple opportuniste quand, avec *La Monarchie selon la Charte*, il prend position en faveur d'une pratique parlementaire du gouvernement royal ? Nous ne le pensons pas. On peut concernant Chateaubriand parler non pas d'un libéralisme conservateur (ce qui insiste sur le premier terme), mais d'un

(18) *De Buonaparte et des Bourbons*, p. 89.

(19) *Ibid.*, p. 73.

(20) « La Providence, pour sauver la France et l'Europe, opéra son dernier miracle, elle fit sortir des collèges électoraux de l'usurpateur la Chambre de 1815. », cité par Emmanuel de Waresquiel, « Un paradoxe politique. La Chambre "introuvable" et la naissance du parlementarisme français (octobre 1815-avril 1816) », *Commentaire*, 58 (1992), p. 409-416 ; p. 410.

(21) Ajoutons que Beugnot, principal rédacteur de la Charte de 1814, est l'un des doctrinaires.

conservatisme libéral. Conservatisme, car Chateaubriand veut depuis l'Empire, comme tout le camp ultra-royaliste le voudra avec lui sous la Restauration, une société soumise à la double influence du clergé et de la grande propriété foncière, seules garantes d'un ordre véritable. « Répétons-le mille fois, presque toujours, dans l'ordre politique, les vertus politiques tiennent au sol et elles croulent si le sol tremble sous les pieds des grands propriétaires⁽²²⁾ . »

Aussi croit-il plus dans la vertu de puissances sociales conservatrices que dans celle d'un État conservateur qui se passerait de l'appui de ces puissances. Ce conservatisme est libéral car il pense que la Charte va en ce sens, puisque la représentation politique est assise sur la grande propriété foncière (et comme le note un récent biographe de Louis-Philippe, ce sera encore le cas sous la Monarchie de Juillet, même si on continue à tort et à travers de parler de monarchie "bourgeoise"), et que la chambre des Pairs (dont il sera) recrée non pas un ordre nobiliaire, mais un contre-pouvoir aristocratique. Chateaubriand n'a pas été seulement par tactique un partisan de la Charte. Il y voit une chance pour les conservateurs parce qu'elle permet aux forces conservatrices de s'exprimer. Conservatisme libéral encore que le sien, puisqu'il ne croit pas que l'État puisse contrôler l'opinion. Aussi, même si Chateaubriand a tenté par la suite de se présenter comme un libéral de toujours, c'est bien parce qu'il est conservateur et veut redonner tout leurs poids aux autorités traditionnelles qu'il aspire à un gouvernement parlementaire. La chambre introuvable trouve un adversaire de marque en la personne d'un Royer-Collard, chef de file des doctrinaires, qui conçoit bien les dangers d'outrance que représente cette majorité sans grande expérience politique et violemment réactionnaire. Pour Chateaubriand, la Chambre nouvelle est « admirable, prête à se cabrer⁽²³⁾ à la moindre mesure qui lui paraîtrait blesser la justice et l'honneur . »

Chateaubriand est bel et bien un ultra à cette époque, alors que son ami Ballanche, influencé au départ par Joseph de Maistre, penche depuis 1814 pour la conciliation entre conservateurs et libéraux tout en se situant lui-même dans le camp des conservateurs. En 1820, quand l'assassinat du duc de Berry provoque la chute des modérés, Chateaubriand écrit ses *Mémoires touchant la vie et la mort du duc de Berry* qui rejettent sur la modération du gouvernement la responsabilité du crime. Le pouvoir revenu aux ultras, une grande carrière politique semble s'ouvrir devant lui.

(22) *Vie du duc de Berry*, 1820, citée par Waresquiel, p. 411

(23) Cité *ibid.*

Chateaubriand diplomate

De janvier à juillet 1821, Chateaubriand est ministre à Berlin. De janvier 1823 à juin 1824, il est ministre des affaires étrangères. L'écrivain ne se comporta pas en dilettante, et prit ses fonctions très à cœur⁽²⁴⁾. On associe généralement son nom à l'intervention française en Espagne, en 1823. En 1820, une révolution en Espagne avait forcé le monarque Bourbon Ferdinand VII à accepter des réformes, et en particulier la présence des Cortès, assemblées représentatives. Mathieu de Montmorency, fervent catholique, alors ministre des affaires étrangères, était favorable à une intervention française qui rétablirait la situation du roi. Villèle, chef du gouvernement ultra, était contre. En décembre 1822, le congrès de Vérone se trouve être dominé par cette question : la France interviendra-t-elle ? La Grande-Bretagne avait peu de sympathie pour l'absolutisme et les opérations de police politique, et Wellington exprima son opposition. Metternich n'avait au contraire rien contre l'absolutisme, mais se trouvait également réticent : et si l'armée française en campagne décidait de se retourner contre Louis XVIII ? Et si les Français établissaient durablement une monarchie limitée en Espagne, comme c'était le cas en France⁽²⁵⁾ ? Le tsar Alexandre Ier était favorable à l'intervention française, qui s'inscrivait dans la logique de la Sainte-Alliance dont il avait été l'initiateur.

Chateaubriand remplace Montmorency au cours du Congrès de Vérone. Ce dernier avait démissionné car il se jugeait désavoué par Villèle. Mais notre homme se rallie lui aussi à l'idée de l'intervention qui finalement est décidée. Trois motivations essentielles sont les siennes : redonner aux Bourbons un prestige militaire que l'opinion française apprécierait, réintégrer pleinement le royaume de France dans le concert des nations, et enfin préserver une Europe monarchique. Guillaume de Bertier de Sauvigny souligne que dans *le Congrès de Vérone* rédigé après le tournant libéral de Chateaubriand, l'auteur omet cette troisième motivation⁽²⁶⁾. Pourtant, c'est bien celle-là qui a suscité tant d'opposition chez les libéraux. Le député Manuel fut ainsi expulsé de la Chambre, malgré l'appui de modérés comme le doctrinaire Royer-Collard, outré par l'irrespect de la liberté de la tribune. D'autres craignaient que les troupes françaises ne s'enlisent en Espagne, à la manière de Napoléon. Mais l'expédition ne fut qu'une promenade militaire. On peut cependant s'interroger sur le bilan de cette opération, en particulier pour l'Espagne. Ferdinand VII rétabli dans la plénitude de ses

(24) Cf. Jacques Sedouy, *Chateaubriand, un diplomate insolite*, Paris, Perrin, 1992.

(25) Cf. le R.P. Guillaume de Bertier de Sauvigny, « Chateaubriand et l'intervention française en Espagne », *Bicentenaire de Chateaubriand*, Paris, Minard, 1968, p. 143-152.

(26) *Ibid.*

pouvoirs refusa toutes les concessions que les Français auraient souhaitées... Rétrospectivement, ce résultat donne toute sa valeur à la tentative de médiation entre le roi et les Cortès que voulait mettre en œuvre le dernier gouvernement modéré de 1820, tentative à laquelle la Grande-Bretagne s'était opposée⁽²⁷⁾.

Chateaubriand a le sentiment profond que les monarchies sont solidaires et que la chute de l'une risque d'entraîner celle de toutes les autres. Comme tous les conservateurs de l'époque, il a le sentiment profond du conflit entre tradition et modernité. Ainsi, en ce qui concerne les colonies espagnoles d'Amérique latine, qui s'étaient révoltées. En 1818, le gouvernement français avait pensé à l'établissement de monarchies pour les Bourbons d'Espagne, ce qui aurait permis de garder un lien avec la monarchie espagnole de Ferdinand. La révolution espagnole de 1820 avait modifié la situation. À l'époque de l'intervention en Espagne Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères explique dans ses instructions à l'ambassadeur français à Madrid qu'il faut revenir à la solution préconisée en 1818 : constituer en Amérique espagnole des monarchies qui seraient données en apanage aux princes Bourbons. Et l'on retrouve l'horizon de la défense des monarchies : « Si le nouveau monde devient entièrement républicain, les monarchies du Vieux continent périront⁽²⁸⁾ ». On envisage même une intervention militaire, mais l'opposition anglaise fait cesser tout cela. Chateaubriand ministre des affaires étrangères ne saurait en aucun cas passer pour un homme politique à la recherche d'un centre. Quand bien même il avait fait montre sous l'Empire d'une sensibilité libérale en ce qui concernait la presse, il s'inscrivait sans état d'âme dans le camp ultra-royaliste, quelque interprétation qu'il ait pu ensuite faire de son itinéraire.

Chateaubriand dans l'opposition

« Que Monsieur de Chateaubriand est grand quand il ne se met pas devant lui », disait Louis XVIII qui aimait les bons mots. Le personnage pouvait irriter, et il n'était pas homme à s'effacer. Un pareil homme était impropre à la solidarité gouvernementale. Avec le sentiment que le moindre faux pas pouvait être fatal à la monarchie, il ne pouvait soutenir certaines mesures du gouvernement, quand bien même il était ministre. À la Chambre des Pairs, il ne soutint pas le projet de réduction des rentes déposé par Villèle pour financer l'indemnisation des émigrés. En juin 1824, Chateaubriand est brutalement congédié. Méprisant une puissance d'opinion, le ministère ne se rend pas compte qu'il vient de

(27) Henry Contamine, « Des postes diplomatiques sous Chateaubriand ministre », *ibid.*, p. 137-138.

(28) Cité par Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales. Le XIXème siècle. Première partie : de 1814 à 1851*, Paris, Hachette, 1954, p. 89.

se créer maladroitement un ennemi mortel. « Ami des Bertin [propriétaires du *Journal des Débats*], déjà assez mal disposés pour Villèle, ce monarchiste implacable va faire des *Débats*, à côté de *la Quotidienne* et de *l'Aristarque*, le porte-parole, sauf sous Martignac, d'une opposition incessante⁽²⁹⁾ et violente qui aura vite sa répercussion sur le plan parlementaire... » Sauf sous le ministère Martignac... En effet, ce ministère représente la dernière tentative de Charles X de tenir compte du poids des libéraux à la Chambre, de janvier 1828 à août 1829. Il prend plusieurs mesures libérales concernant l'université, la presse et s'oppose à l'influence des jésuites. Pendant que Martignac est aux affaires, de septembre 1828 à août 1829, Chateaubriand est ambassadeur à Rome. Mais l'épisode Martignac lui-même illustre le fait que, désormais, Chateaubriand fait cause commune avec les libéraux. Beaucoup de conservateurs se sont retrouvés aux côtés des libéraux pour appeler à soutenir l'insurrection des Grecs qui voudraient quitter l'Empire Ottoman. Les libéraux étaient favorables au principe des nationalités, et les conservateurs sensibles à l'insurrection d'un peuple chrétien contre un pouvoir musulman. Ainsi, en 1825, Chateaubriand et Benjamin Constant se trouveront unis pour la défense des insurgés. Les libéraux sont eux-mêmes, pendant le règne de Charles X, unis (sauf sous Martignac) contre la politique royale. Ils combattent contre la loi du sacrilège qui veut punir la profanation des hosties en 1825. Lors de la grande bataille sur la liberté de la presse qui occupe les années 1826-1827, Chateaubriand s'oppose à la « loi vandale » (celle que son promoteur, le garde des Sceaux Peyronnet, appelait le projet « de justice et d'amour ») qui veut borner davantage cette liberté. Il écrit à Benjamin Constant en 1827 : « Je me rallie à ce drapeau des libertés publiques que vous défendez si bien et avec tant de courage⁽³⁰⁾... » Les deux hommes se connaissaient, grâce à Juliette Récamier.

Désormais, Chateaubriand, que l'on sait royaliste et catholique, apparaît comme l'un de ceux qui veulent concilier la monarchie traditionnelle, le respect de la religion catholique et la liberté. Il n'est pas seul en ce cas. Le doctrinaire Royer-Collard ne veut pas autre chose. De même, Pierre-Simon Ballanche, penseur original et méconnu, ami de Chateaubriand, et qui vient comme lui du camp conservateur, veut concilier les Bourbons et le libéralisme, tout en se déclarant catholique⁽³¹⁾.

(29) Charles Ledré, « La presse nationale sous la Restauration et la Monarchie de Juillet », *Histoire générale de la presse française*, Jacques Godechot, Pierre Guiral, Fernand Terrou dir., *Tome II : De 1815 à 1871*, Paris, PUF, 1969, p. 29-148 ; p. 76.

(30) Cité par Alfred Fabre-Luce, *Benjamin Constant*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1978, p. 301.

(31) Cf. Jérôme Grondeux, « Pierre-Simon Ballanche, un Théosophe en politique », *Historiens et Géographes*, 351 (décembre 1995), p. 299-303 ; 352 (mars-avril 1996), p. 353-360 et Jean-René Derré, « Ballanche continuateur et contradicteur de Joseph de Maistre », in *Dossier de la Ville des Expiations de Ballanche*, Paris, CNRS.

Ce projet, rappelons-le, était le sien dès les débuts de la Restauration. Son influence sur Chateaubriand pendant ces années est grande, et le Chateaubriand nouvelle manière lui doit beaucoup.

Après 1830

Après les Trois glorieuses et la chute de Charles X, Chateaubriand aurait pu sans dommage se rallier au régime de Louis-Philippe. Il ne semblait pas être dans le camp des vaincus. Pendant les Journées de Juillet, un groupe de jeune gens qui l'a reconnu devant les colonnades du Louvre l'a porté en triomphe jusqu'au Luxembourg⁽³²⁾. Madame de Boigne et Juliette Récamier ont tenté, comme le raconte la première dans une scène célèbre de ses *Mémoires* une démarche pour obtenir de lui un ralliement au nouveau règne. Mais il refuse et renonce avec éclat à la pairie, pour ne pas avoir à prêter serment de fidélité au nouveau souverain.

Royer-Collard, Chateaubriand et Ballanche partagent la même désillusion. Tous trois ont cru possible l'alliance de la légitimité monarchique et des libertés. L'expérience Martignac leur convenait. Royer-Collard pense comme Chateaubriand que Charles X s'est perdu lui-même. Il confie à Victor Hugo, en 1843 :

Il s'est précipité, il l'a voulu, c'est vrai ! On a dit qu'il était mal conseillé. Erreur ! Erreur ! Personne ne le conseillait. [...] Aucun de ceux qui l'entouraient n'était aussi avant que lui dans le vertige ; aucun ne lui eût donné d'aussi mauvais conseils que ceux qu'il se donnait à lui-même. Tous ceux qui entouraient le roi — ceux qu'on appelait les courtisans — étaient plus sages que lui. [...] Et rien ne le conseillait ! Il était depuis sa jeunesse resté identique à lui-même. C'était toujours le comte d'Artois, il n'avait pas changé. N'avoir pas changé, eût-on vécu quatre-vingt ans, c'était la seule qualité qu'il estimât. Il appelait cela avoir *un caractère*. Il disait que, depuis la Révolution, il n'y avait en France et dans le siècle⁽³³⁾ que deux hommes, M. de La Fayette et lui. Il estimait M. de La Fayette

Ballanche, Royer-Collard et Chateaubriand partagent le même scepticisme sur les chances du nouveau régime, qui ne bénéficie d'aucune légitimité traditionnelle. Royer-Collard s'y rallie en pensant qu'il s'agit du dernier rempart contre la Révolution mais considère sa carrière politique comme terminée. Ballanche qui n'est pas représentant ni fonctionnaire n'a pas à prêter serment. Chateaubriand a réagi avec éclat, suivant son habitude. Ce qu'il redoutait par-dessus tout était arrivé, la monarchie était perdue. On raconte que, apprenant mourant la chute de Louis-Philippe en 1848, il aurait dit : « C'est bien fait ! » Mais il y a

(32) Alfred Fabre-Luce, *op. cit.*, p. 302.

(33) Victor Hugo, *Choses vues. 1830-1846*, Hubert Juin éd., Paris, Gallimard, 1972, p. 253.

plus que le goût de la pose ou le culte de la fidélité monarchique dans le soutien désespéré qu'il apportera à la folle tentative de la duchesse de Berry en 1832. Il sait qu'il sert une cause perdue, mais ne peut se rallier au nouveau régime parce qu'il est persuadé, une fois les Bourbons tombés, de la fatalité de la marche à la République. Après avoir tant craint pour la monarchie, il a cru que l'on pouvait trouver sous ce régime un équilibre politique entre tradition et modernité. Sa démarche a été de 1824 à 1830 la quête d'un centre, qui éviterait à la monarchie d'être emportée par les déchirements politiques. Il pouvait y retrouver la volonté des doctrinaires et même d'autres libéraux. Elle perd son sens après 1830. Un beau passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* frappe par sa lucidité désenchantée, où l'auteur de *René* retrouve la posture de l'émigré ayant assisté à la chute d'un monde :

« Puisqu'aucun pouvoir parmi nous n'est inviolable, puisque le sceptre héréditaire est tombé quatre fois depuis trente-huit années, puisque le bandeau royal attaché par la victoire s'est dénoué deux fois de la tête de Napoléon, que le duc de Reichstag l'a réclamé en vain et qu'il a été arraché du front du prince Louis, puisque la souveraineté de Juillet a été incessamment assaillie, il faut en conclure⁽³⁴⁾ que ce n'est pas la république qui est impossible, mais la monarchie . »

Jérôme Grondeux

(34) Cité par G. Dupuis, J. Geogel & J. Moreau éd., *Politique de Chateaubriand*, Paris, A. Colin, 1967, p. 273.